



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1596

Date de sortie : 7 juin 2017

Nationalité : Egyptien - Français

Durée du film : 1 h 38 mn

Du 21 au 27 mars 2018

Ali, la chèvre et Ibrahim de Shérif El Bendary



Evènement « Caravane des Cinémas d'Afrique »

Quand Ali rencontre Ibrahim.

Ali, d'un tempérament jovial, voue un amour inconditionnel à Nada, sa chèvre. Sa mère ne le comprend pas et décide d'envoyer Ali chez un guérisseur. Il y rencontre Ibrahim, un ingénieur du son qui souffre d'acouphènes qui parasitent son travail et sa joie de vivre. Ali, Nada et Ibrahim entreprennent un voyage thérapeutique qui les conduira d'Alexandrie au Sinaï et qui bouleversera leur vie.

ALI, LA CHÈVRE ET IBRAHIM est votre premier long-métrage. Comment est né ce film ? (Extraits dossier de presse)

Dans les années 1980, le cinéma égyptien a créé ce qui s'appelait « le nouveau réalisme ». Ce style cinématographique était le résultat des changements sociopolitiques qui ont modelé notre société après la guerre de 1973, et des politiques qui s'en sont suivi. L'une des caractéristiques les plus importantes de ce mouvement était la façon dont il montrait un Caire oppressant qui poussait les habitants vaincus à implorer et même à se révolter à la fin du film. Cette colère et cette révolte restaient bridées par les contraintes de la réalité.

Maintenant, trente ans plus tard, et après une révolution qui a eu un résultat décevant, tout a changé, mais pour le pire. La ville est de plus en plus écrasante et ses habitants sont de plus en plus violents, presque au bord de la folie, sans leur ménager un espace pour

les libérer de leur colère. C'est pourquoi je pense que les histoires sur cette ville et ses habitants doivent également changer. Le Caire brise leur âme, elle les mange jusqu'à ce qu'ils n'aient plus d'autre issue que de se ridiculiser et finalement détester leur propre existence.

Les personnages de mon film sont assez hors norme et décalés pour exprimer l'irréalité et l'absurdité de la vie qu'ils mènent. Je vois ALI, LA CHÈVRE ET IBRAHIM comme un film qui devrait refléter le cœur battant du Caire. Je vois même ce film comme le début d'un mouvement qui reflète honnêtement la ville, mais également toute sa complexité. Ce n'est pas seulement mon premier long métrage. Ceci peut paraître démesuré ou exagéré, mais c'est l'histoire que je voulais raconter avant de mourir.

Ali et Ibrahim vont apprendre à se connaître pendant leur voyage qui les mènera d'Alexandrie au Sinaï. C'est un film sur l'amitié. Faut-il également y voir une métaphore politique et poétique ?

Ce n'est pas seulement un film sur l'amitié. C'est également un film sur la découverte de soi. Et sur le rejet de la société qui pousse les personnages à entreprendre ce voyage. Ce que j'ai voulu exprimer, c'est mon rapport passionné et passionnel avec la ville du Caire, qui suscite des émotions contradictoires, à la fois de l'amour, de la colère, une oppression, le sentiment d'appartenance, la frustration et même la

haine. Le Caire est une ville qui avale ses habitants. Ali et Ibrahim sont témoins de cette situation. Ce sont des personnages solitaires qui sont le produit de la folie de cette ville. Ils sont en train de suffoquer à cause d'elle. Mais ils refusent d'accepter cette existence absurde, ce qui les marginalise, les rend excentriques ou peut même les faire paraître fous.

Le voyage, c'est la vraie liberté, c'est la possibilité de faire des rencontres, d'apprendre à mieux se connaître, c'est un moyen d'échapper au réel.

Oui, tout à fait. Mais c'est en premier lieu, la découverte de soi, une sorte de guérison partagée en plus de la vraie liberté, et de la possibilité de rencontrer des gens, de se connaître vraiment et d'échapper à la

réalité. Ce voyage les aidera à retourner dans leur ville, plus forts et leur permettra de s'adapter au monde environnant.

Comment avez-vous choisi vos comédiens et la chèvre Nada ?

J'ai voulu des comédiens inconnus pour pouvoir réaliser le film que j'imaginai. Aly Sobhy incarne Ali. C'est un comédien indépendant, qui exerce le théâtre de rue. Et il ressemble à Nada, la chèvre. Il paraît que lorsque l'on aime un animal, on finit par lui ressembler ! Pour incarner Ibrahim, je cherchais le contraire d'Ali. Si Ali est petit, Ibrahim devait être grand. Ali est drôle et Ibrahim est sérieux et triste. Mon choix s'est porté sur Ahmed Magdy. Pour Nada, dans un premier temps, je cherchais une petite chèvre adorable dont tout le monde tomberait amoureux. Et il y avait également des

raisons pratiques à prendre en considération. Par exemple, il fallait que j'aie une exacte doublure de la chèvre au cas où la première serait fatiguée ou refuserait de travailler ou tomberait malade. Son pelage devait être uni, sans aucun signe distinctif. Il fallait qu'elle soit obéissante et à l'aise avec les gens pour ne pas se cabrer dans la foule pendant le tournage. Il fallait qu'elle me comprenne quand je lui faisais certains signes, et il fallait aussi qu'elle ne soit pas agressive. Cela a donc pris du temps pour trouver la bonne race et ensuite pour trouver les bonnes chèvres. ...



L'humour et la mélancolie font bon ménage dans ce road-movie où l'amitié et le voyage pansent les blessures que la vie a infligées à ses protagonistes égarés qui partent à la recherche d'eux-mêmes. Le réalisateur signe un premier film émouvant qui se distingue par sa finesse et son originalité. Les deux comédiens y sont formidables. **(Le Journal du Dimanche – Baptiste Thion)**

A chacun ses fantômes, ses deuils, ses douleurs, et sa manière de faire avec. Le film en fait un conte, une histoire d'amitié insolite pleine de rebondissements fantasques, à base d'ours en peluche géants ou de demoiselle en détresse. Filmés entre dure réalité et rêverie douce, les comédiens Ali Sobhy et Ahmed Magdy se complètent avec grâce. Ce duo paumé, inspiré, déborde de tendresse et de poésie loufoque, sans jamais forcer le trait. Déguisée en road-movie, une vraie aventure intérieure. **(Télérama : Cécile Mury)**

Le film est chargé d'une symbolique évidente : ainsi, les bruits qu'Ibrahim cherchent à fuir sont ceux qui viennent d'une ville oppressante, violente, contraignant des êtres hors normes à s'en extraire par tous les moyens. La cité est souvent évoquée de manière claustrophobe : rues étroites, maisons aux pièces sombres et exiguës donnent au spectateur l'envie d'espaces dégagés. Lorsqu'enfin les personnages prennent le train pour le grand départ, la caméra multiplie les plans d'ensemble, l'horizon se dégage : tantôt vers la mer, vers la montagne. Peu à peu, les deux voyageurs apprennent à se connaître. Les confessions prodiguées par Ibrahim, dans le calme d'une soirée orientale, mettent à jour des traumatismes originels. La peur de la perte, exprimée par Ali, scelle une amitié entre les deux hommes... **(aVoir – aLire : Jérémy Gallet)**



Sherif El Bendary choisit la fable pour peindre les relations conflictuelles qu'il entretient avec Le Caire. En cela, son film témoigne de l'Egypte d'aujourd'hui. **(Culturopoing : Pierre Guiho)**

Egalement cette semaine, dans le cadre ...

« Caravane des Cinémas d'Afrique »

- **La Belle et la Meute**, de Kaouther Ben Hania
- **Maman Colonelle**, de Dieudo Hamadi

Le 23 mars, **Simon et Théodore**, en partenariat avec le C.P.A

La semaine suivante :

- **The Rider**, de Chloé Zhao
- **La Belle et la Belle**, de Sophie Fillières

Le 29 mars, **Le Goût d'un pays**, en partenariat avec Ain-Québec